

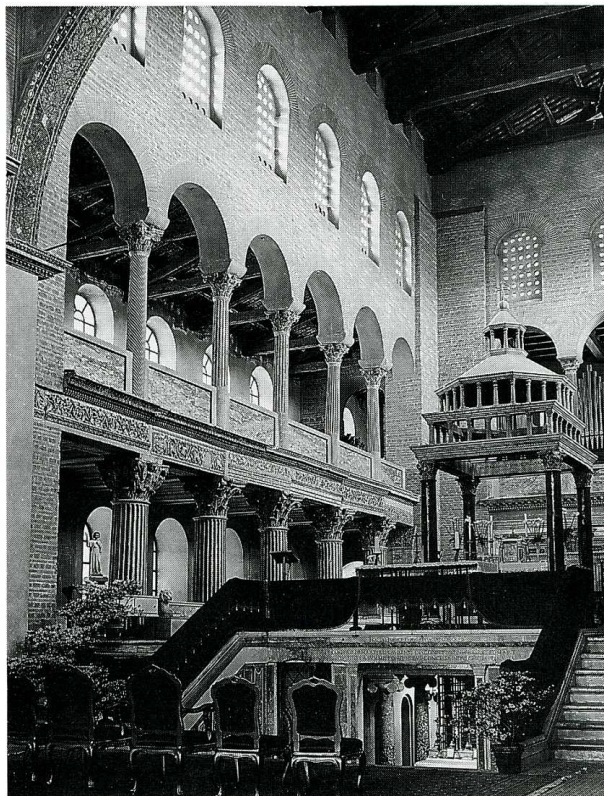
# LE BALDAQUIN DES CORDELIERS DANS L'ÉGLISE DE SAINT-AOÛT (INDRE)

PAR MAX HUOT DE LONGCHAMP

## BALDAQUINS ET LITURGIE EUCCHARISTIQUE

Les baldaquins bien connus de l'art baroque prirent le relais des antiques *ciboria*, très présents dans les basiliques constantiniennes : il s'agissait d'un dispositif de colonnes et de frontons, supportant parfois des tentures (en *baldechinum*, c'est-à-dire en étoffes originaires de Bagdad, d'où le nom de baldaquin) plus ou moins mobiles, soulignant et protégeant en partie des regards la solennité du culte eucharistique.

Les autels païens, déjà, étaient parfois protégés et rehaussés par la présence de baldaquins. Cependant, le premier témoignage incontestable de baldaquin chrétien, est le ciborium que Constantin fit édifier au-dessus de l'autel de la basilique du Latran : de plan carré, en argent repoussé, d'une hauteur probable d'une dizaine de mètres, il était orné de statues du Christ et des apôtres, et d'anges. Peut-être par souci d'imitation, de nombreux ciboria analogues sont alors installés à Rome : à la même époque, celui de Saint-Laurent, ou celui de Sainte-Pétronille ; au VI<sup>e</sup> s., celui de Saint-Clément, dont l'ornementation de feuillages préfigure celle des baldaquins plus récents. L'emplacement des autels au-dessus de la tombe des martyrs, a souvent imposé de surélever le chœur de ces églises, et de créer des escaliers latéraux, tant pour monter au chœur que pour descendre à la tombe. Le baldaquin s'intègre alors à un ensemble qui forme la « confession », selon une structure commune à un grand nombre de basiliques romaines. Notons au passage que ce dispositif initialement exigé par le culte des martyrs, sera employé

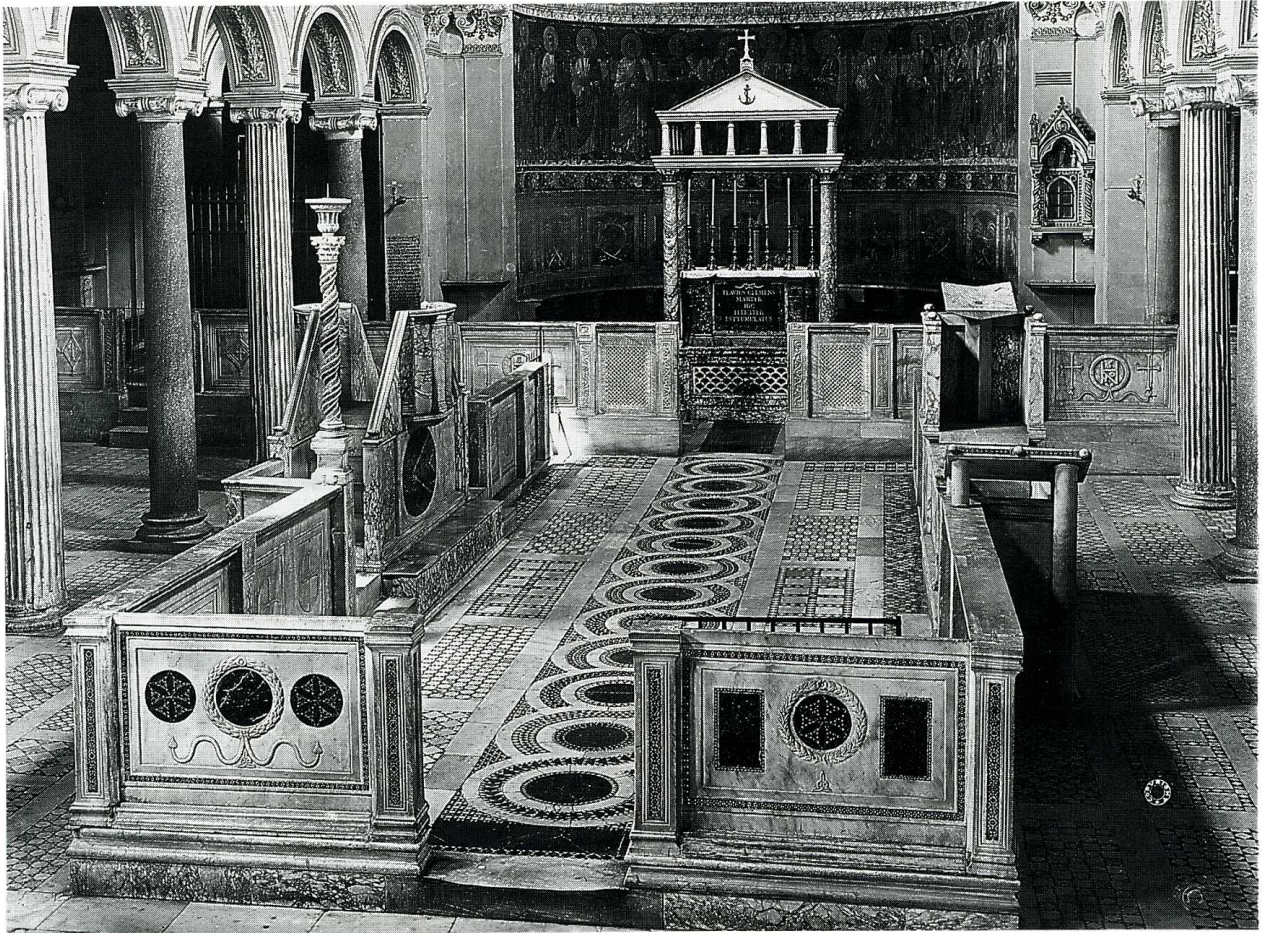


Rome, basilique Saint-Laurent-hors-les-murs, chœur, cliché Roger-Viollet.

par archéologisme jusqu'à l'époque moderne dans les églises de Rome, conférant rétroactivement une antiquité douteuse à la crèche de Bethléem à Sainte-Marie-Majeure (baldachin de Fuga, du XVIII<sup>e</sup> s.), ou aux chaînes de saint Pierre à Saint-Pierre-aux-Liens (baldachin de Vespignani, du XIX<sup>e</sup> s.) !

Hors de Rome et du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> s., on trouve les témoignages de plusieurs ciboria à Thessalonique, dont l'un de plan hexagonal, ou encore à Ravenne, à Constantinople ou à Veni-





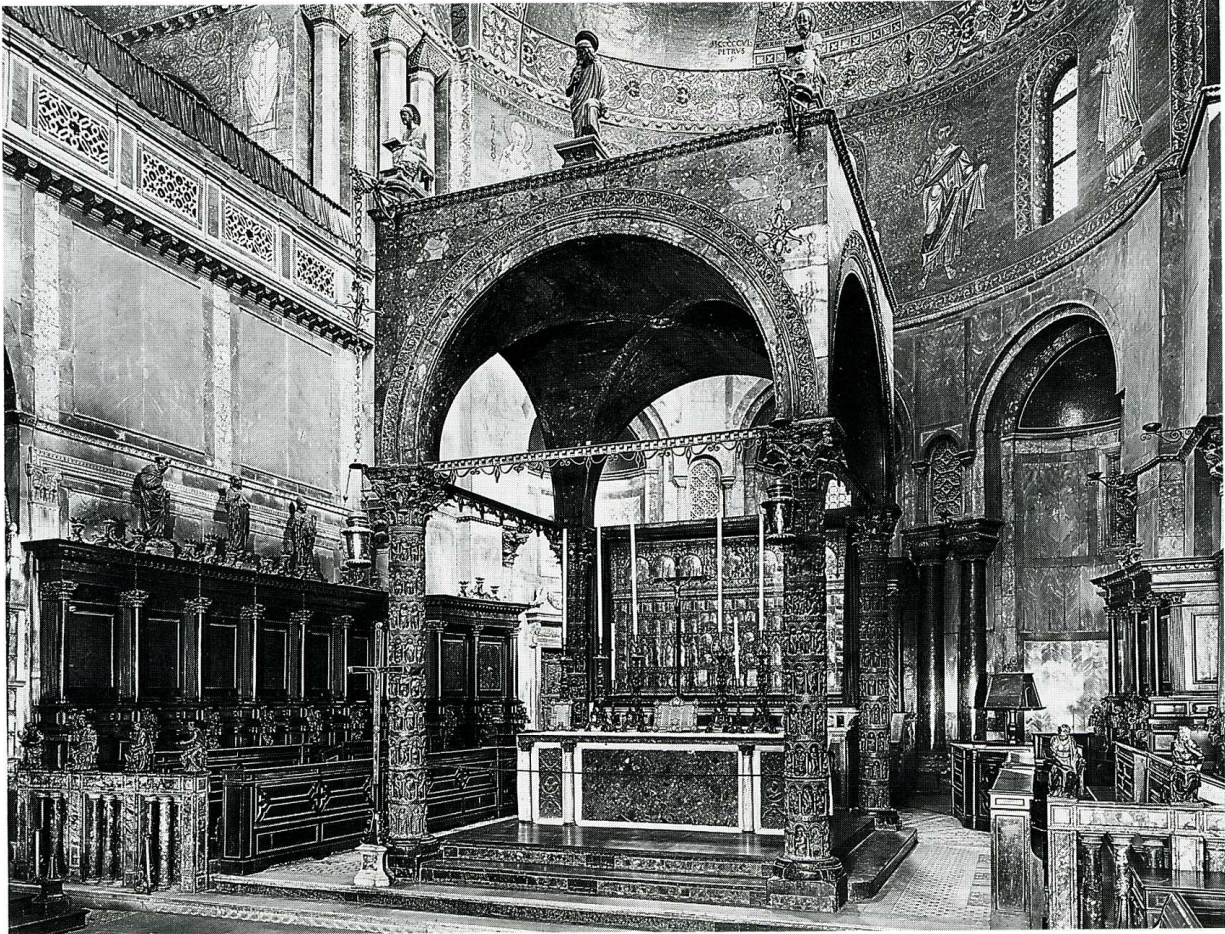
Rome, église Saint-Clément, chœur, cliché Anderson-Viollet.

se, où celui de Saint-Marc, par ses surabondantes sculptures aux thèmes empruntés aux évangiles canoniques et apocryphes, présente un intérêt iconographique incomparable pour la connaissance de cette période de l'art chrétien. Au-delà, en Gaule ou en Afrique, l'usage des ciboria semble attesté dans certaines églises importantes. Il serait toutefois imprudent, faute de documents fiables, de se prononcer sur leur diffusion exacte, et de toute façon, presque tous les baldaquins primitifs, à Rome ou ailleurs, ont été ultérieurement détruits ou réutilisés dans des réaménagements plus récents. Il semble qu'à partir du VII<sup>e</sup> s., la création de nouveaux ciboria se heurte à l'appauvrissement général de l'art chrétien, frappé par les inva-

sions, les pillages et la décadence. L'usage du marbre, ou même du bois, remplace celui des métaux précieux. Sous Charlemagne, une certaine revitalisation de l'art sacré nous permet seulement de constater que le ciborium fait toujours partie des programmes d'aménagement liturgique en Italie.

De l'époque carolingienne à la Renaissance, il est sûr que les églises romaines continuent de construire ou de reconstruire des baldaquins au-dessus des autels majeurs. Cependant, il nous faut franchir six siècles pour trouver un renouveau de l'art du baldaquin, dont le plus bel exemple est celui de Saint-Pierre de Rome. La Contre-Réforme trouvera dans cette imitation et cette amplification des baldaquins an-





Venise, basilique Saint-Marc, autel majeur, cliché Alinari-Viollet.

tiques, une opportune solennisation du culte eucharistique si contesté par la Réforme. Le plus bel exemple français en est sans doute celui du Val-de-Grâce.

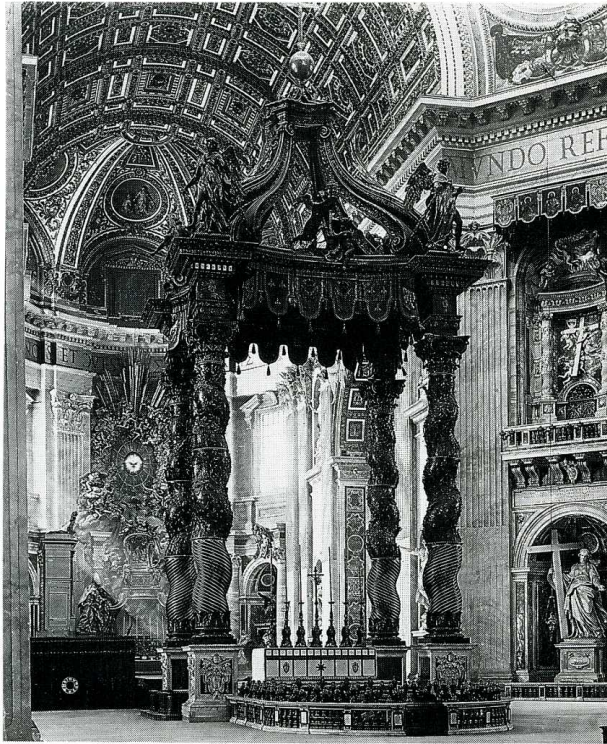
A côté du baldaquin de plan carré, on voit alors se répandre celui de plan hexagonal, favorisant la saillie d'un fronton de plus en plus travaillé. Il est clair qu'a disparu depuis longtemps la fonction directement liturgique du baldaquin, celle d'un écran d'étoffe relevant de la discipline de l'arcane. De même sa décoration a-t-elle perdu son caractère mystagogique, comparable à celui de l'iconostase orientale, au profit de motifs végétaux ou simplement géométriques dénués de toute connotation religieuse.

## LE BALDAQUIN DES CORDELIERS DE CHÂTEAUX

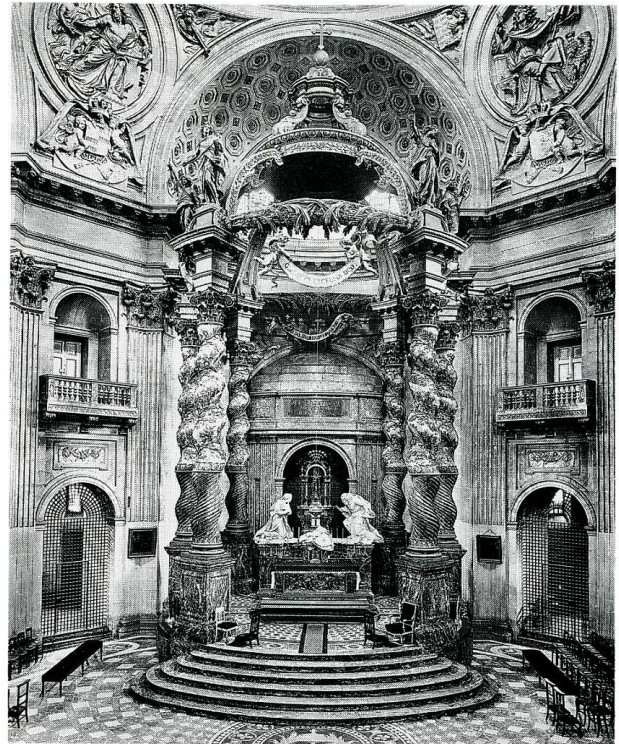
Au début du XVII<sup>e</sup> s., après les guerres de religion, extrêmement violentes dans la région, et les restaurations tridentines, la vitalité catholique repart : des familles religieuses nouvelles s'établissent en Berry (la Visitation, fondée par saint François de Sales, prend pied à La Châtre et à Issoudun, les Ursulines s'établissent à Issoudun...), des formes plus anciennes se rénovent (à l'abbaye bénédictine de Chezal-Benoît par exemple, haut lieu de la réforme des Mauristes), et l'art baroque fleurit.

Le baldaquin des Cordeliers reflète exactement ces circonstances. Henri II de Bourbon, prin-





Rome, basilique Saint-Pierre, autel majeur, cliché Anderson-Viollet.



Paris, chapelle du Val-de-Grâce, autel majeur, cliché N. D. Viollet.

ce de Condé (père du Grand Condé, le vainqueur de Rocroy), a suivi son oncle Henri IV dans sa conquête de la couronne de France et son passage au catholicisme. Après quelques difficultés à la cour, il achète en 1612 l'ensemble de la terre de Châteauroux aux descendants de la puissante maison de Chauvigny. Louis XIII lui permettra un peu plus tard d'ajouter à ses titres celui de duc de Châteauroux. A ce moment-là, l'abbaye de Déols connaît le déclin des établissements religieux les plus prestigieux du Moyen Age, notamment à cause du régime de la commende, qui, depuis le Concordat de 1516 entre la France et le Saint-Siège, attribuait les revenus d'un grand nombre d'entre eux à des bénéficiaires lointains, généralement peu soucieux des charges spirituelles liées à ces revenus. Aux propriétés foncières considérables de l'abbaye de Déols ne correspond plus le service religieux qui les justifiait aux siècles pas-

sés, et, incendié durant les guerres de religion, le monastère le plus puissant de la région sera définitivement ruiné à la fin du XVI<sup>e</sup> s. Les papes Paul V, Grégoire XV et Urbain VIII (celui du baldachin de Saint-Pierre de Rome !) vont donc officialiser cette décadence en sécularisant l'abbaye de Déols à partir de 1622, rendant ses biens à la vie profane. Henri de Bourbon va les acheter, et, en contrepartie, le Saint-Siège lui demandera de remettre en état le couvent des Cordeliers de Châteauroux fondé au XIII<sup>e</sup> s., mais lui aussi ruiné par les guerres de religion. Tout un ensemble de boiseries vit le jour dans le cadre de cette restauration, et d'abord ce baldachin qui surmontait le maître-autel. A sa structure actuelle, s'ajoutait la couronne des Bourbon, soutenue par deux anges.

Qui fut maître d'œuvre de cette réalisation ? Différentes hypothèses furent proposées faute de

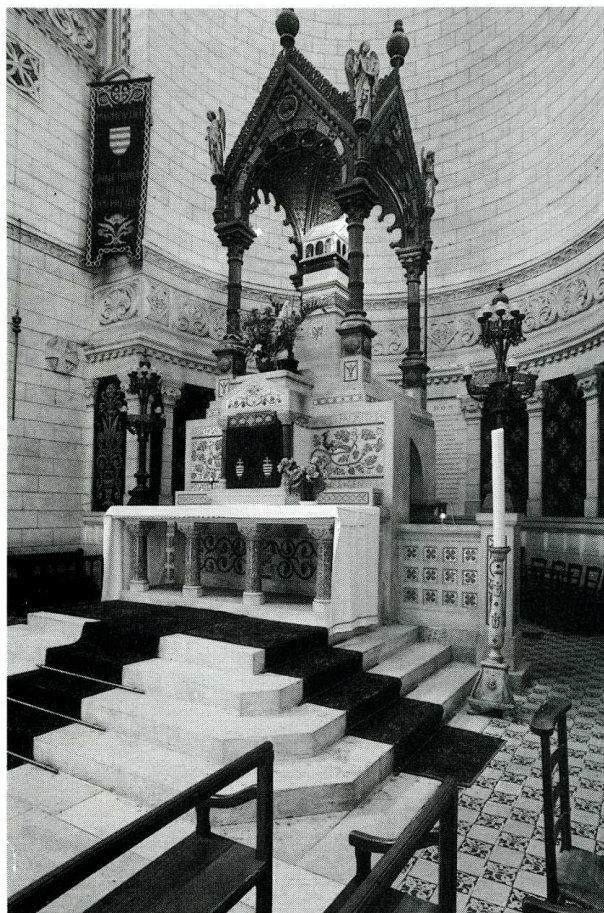


documents précis ; citons seulement le premier préfet de l'Indre, Dalphonse, qui écrivait en l'an XII de la République (1804) : « cet ouvrage mérite d'autant plus d'exciter l'admiration qu'il est d'un menuisier de campagne qui n'a eu d'autre maître que son père, menuisier comme lui, d'autre atelier que sa boutique, d'autre modèle que son imagination ». Cette vision des choses semble quelque peu idyllique : la géométrie fort complexe du fronton du baldaquin suppose à elle seule des compétences mathématiques plus qu'artisanales.

A la Révolution, l'église des Cordeliers sera profanée, et, devenue le temple de la déesse Raison, c'est sous son baldaquin débarrassé de la couronne des Bourbon et peinturluré en bleu, blanc, rouge, qu'une accorte jeune fille de Pellevoisin, Mademoiselle Labracherie, présidera la liturgie républicaine le 14 juillet 1793. Au cours du XIX<sup>e</sup> s., l'église des Cordeliers ne sera pas rendue au culte et son baldaquin totalement délaissé deviendra même un portique pour les sportifs de Châteauroux<sup>1</sup>. Les nombreuses pièces manquantes aux guirlandes des colonnes ont disparu à cette époque. Le baldaquin fut entièrement démonté en 1972 dans le cadre de la restauration du couvent. Devant la difficulté de son réemploi la ville de Châteauroux accepte, en 1986, qu'il soit remonté dans l'église de Saint-Août.

## L'ÉGLISE DE SAINT-AOÛT

L'église de Saint-Août conserve de l'édifice primitif du XII<sup>e</sup> s. ses murs latéraux et deux curieux chapiteaux, à la naissance de la voûte, à l'avant du mur sud, sur lesquels s'appuyait le clocher primitif. Elle subit diverses modifications au cours des siècles et en particulier au XVII<sup>e</sup> s. où cette paisible bourgade de Saint-Août bénéficie d'une particulière vitalité : l'illustre famille des Fradet y fait reconstruire le château à peu près tel que nous le voyons aujourd'hui, tandis que l'un de ses membres part pour le Québec, en même temps que la sainte missionnaire tourangelle Marie de l'Incarnation et que beaucoup de migrants du



Tours, basilique Saint-Martin, maître-autel, cliché C. L. D.

centre de la France, qui feront d'une partie du Canada une terre francophone et catholique. L'église de Saint-Août fut l'objet d'une profonde transformation vers 1860. La tribune et le clocher sont alors ajoutés dans le prolongement de la nef. L'abside et les deux absidioles du chœur ainsi qu'une partie des ouvertures datent de la même époque. C'est au cours de la même campagne qu'a disparu l'ancienne couverture de tuiles et qu'une voûte en sapin a été placée au-dessus de la nef.

1. L'église des Cordeliers de Châteauroux a été classée Monument historique le 6 mai 1922.

